

La bête et le professeur

Le lexique de l'auteur. Séminaire à l'école pratique des hautes études (1973-1974) suivi de Fragments inédits du Roland Barthes par Roland Barthes. Édition et présentation d'Anne Herschberg Pierrot, avant-propos d'Éric Marty. Seuil, 422 p.

Guillaume Bellon

Numéro 232, mai-juin 2010

Barthes écrivain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bellon, G. (2010). La bête et le professeur / *Le lexique de l'auteur. Séminaire à l'école pratique des hautes études (1973-1974) suivi de Fragments inédits du Roland Barthes par Roland Barthes.* Édition et présentation d'Anne Herschberg Pierrot, avant-propos d'Éric Marty. Seuil, 422 p. *Spirale*, (232), 36–38.

La bête et le professeur

DOSSIER

PAR GUILLAUME BELLON

LE LEXIQUE DE L'AUTEUR. SÉMINAIRE À L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES (1973-1974) suivi de Fragments inédits du ROLAND BARTHES PAR ROLAND BARTHES
Édition et présentation d'Anne Herschberg Pierrot, avant-propos d'Éric Marty. Seuil, 422 p.

« Explorer et assumer un certain discours de la Bêtise » : c'est là pour Barthes (Journal d'Urt, entrée inédite) la « tâche entreprise » dans le *Roland Barthes par Roland Barthes*. Ce « petit livre » que l'auteur a « feint d'écrire sur [lui]-même », paru en 1975, se trouve aujourd'hui l'occasion d'une double actualité : le séminaire de 1973-1974, *Le lexique de l'auteur*, est édité par Anne Herschberg Pierrot au Seuil, laquelle maison en profite pour publier — enfin — en format poche le *Roland Barthes*. À tenir le séminaire au miroir du livre, il paraît ainsi possible d'explorer le cheminement de cette « bêtise égotique » que l'auteur dit avoir voulu mettre en scène : les notes semi-rédigées du *Lexique* sont ainsi la première inscription d'une réflexion qui trouvera à se formuler dans l'ouvrage, et dont le professeur déplit difficultés et aléas.

Ce deuxième volume consacré à l'enseignement de Barthes à l'École pratique des hautes études se présente néanmoins sous le signe d'une hétérogénéité qui pourrait en rendre délicate l'appréhension : outre les séances « principales », consacrées à l'exploration du livre à venir, sont offertes les heures consacrées à ce que Barthes nomme un « atelier », recherche en groupe réduit autour de la « biographie » ou de la « voix », et qui n'ont aucun rapport direct au *Lexique de l'auteur*. En outre, la dernière séance est dévolue aux premières impressions du professeur, alors tout juste revenu de Chine (*Carnets du voyage en Chine*, publié l'an dernier, avait permis de mesurer les réticences de Barthes). Sous le titre du séminaire principal, c'est donc la réunion de l'enseignement d'une année qu'il faut lire, et ce dans toutes ses directions.

LE « VESTIBULE » DE L'ŒUVRE ?

Les rapports de l'enseignement à l'écriture sont chez Barthes l'une des entrées les plus évidentes pour qui se demanderait comment lire ses cours ou ses séminaires. Ce lien est ici accentué par l'adjonction, en fin de volume, de « Fragments inédits du *Roland Barthes par Roland Barthes* ». On peut ainsi suivre quelques intuitions du cours, réinscrites dans le cadre de fragments envisagés puis abandonnés à un stade plus ou moins avancé de leur rédaction. Avouons-le : ces fragments inédits ne présentent pas de réel intérêt en soi (on peut après tout faire confiance à l'auteur, et convenir qu'il n'a retiré ces

ébauches que par seul goût de la dissimulation). Explorant la forme d'un « glossaire », le professeur détaille devant les étudiants les entrées « Adamique » ou « Adolescence », dont on trouve en fin de volume la version rédigée en vue du livre. Le séminaire est fait « vestibule » d'écriture, pour reprendre la métaphore de Barthes dans l'article qu'il rédige sur Proust. Selon un trajet identique, on parcourra la première séance, consacrée à ce qu'est le Séminaire pour le professeur, en se souvenant de ce que deviendront ces réflexions dans l'article publié dans *L'Arc* en 1974 — et justement intitulé, en dédicace : « *Au Séminaire* ». Au gré des séances, se détachent ainsi certains aperçus de ce qui s'écrit par ailleurs : de ce régime, on pourrait rendre compte par l'image de « *la lueur incertaine d'une vacillation* » — image à déplier.

UNE CERTAINE LOGIQUE PERSONNELLE DE LA RÊVERIE

Si le savoir qu'expose le séminaire, les bouts de texte ou d'écriture qu'il met en jeu, se présentent en effet sous la forme de la « lueur », l'image plaît et sera convoquée à nouveau, notamment dans *Le neutre* (le cours de 1978, qui ne présente que « *lueurs* » et « *scintillations* » d'un objet posé dans sa capacité à « *déjouer le paradigme* »). Abordant le cinéma, et l'investissement qu'il peut en rêver, Barthes explique : « *une auto tourne la rue, dans la nuit de la ville : je filme l'éclair d'un corps, poitrine ouverte, qui conduit raide l'auto* ». Ce flash du corps dans l'auto constituera à nouveau l'image par laquelle Barthes présentera le fonctionnement du fantasme lors du *Comment vivre ensemble*, le cours de 1977. Suivant en cela Jean-Pierre Richard (*Roland Barthes, dernier paysage*), on tiendra les cours (et séminaires) comme occasion de « *déploiement d'un nuancier personnel de qualités* ». Les liens du séminaire à l'œuvre ne sont plus seulement ceux d'une antécédence à retracer (repérer ce qui, des notes de cours, passe dans les brouillons et se maintient dans le texte imprimé) : ils sont ceux à inscrire dans un jeu de circularité. Se découvre tout un jeu d'insistance et de variations autour de thèmes choisis, dont le retour est parfois éclatant, souvent caché. On citera un exemple, manifestant la permanence de quelques inscriptions témoignant de cette appropriation subjective de l'expérience de la pensée. L'entrée « *Boîte* » recèle l'aveu d'un goût pour le « clic » du fermoir, dont

Barthes livrera le substrat personnel dans *La chambre claire* : c'est la poudre de riz de la mère aimée. Plus qu'une écriture en devenir, on peut lire le séminaire comme une pensée au travail, qui chercherait moins à exposer sa méthode qu'à s'exposer au travers des impossibles auxquels elle doit faire face : *Le lexique de l'auteur* donne aujourd'hui à lire toute une réflexion sur les liens d'une pratique — le séminaire — à un objet — le savoir.

LE ROI NU OU LE SAVOIR SOUS LA SECOUSSE DU LANGAGE

Barthes ne s'en cache pas : au cœur de cette année, il cherche à « *savoir si ce peut être un travail — une pratique de séminaire — d'élaborer un livre devant et avec des amis* ». La question reste en suspens, précisément pour cette « *secousse* » qu'elle inflige à la pratique traditionnelle de l'enseignement. « *Les "types" de séminaires* », note Barthes, « *dépendent des "types" de savoir (tout dépend toujours de ce que l'on pense du savoir) : c'est à chaque discipline à savoir s'interroger, à se poser la question du fondement de son propre savoir (ce que les disciplines font rarement)* ». Il s'agit bien dès lors de saisir l'occasion du livre à venir pour explorer un autre geste enseignant — lequel emporterait une figure inédite du professeur. Cet autre geste, Barthes l'explique au sujet du fonctionnement même du séminaire : en marge des séances consacrées au « *Glossaire* » (au Lexique, donc), il propose aux étudiants différents « *ate-*

mots que je trouve. » *La chambre claire* s'ouvrira sur ce « *débat somme toute conventionnel entre la subjectivité et la science* », débat dont on peut lire dans le séminaire une amorce : à l'« *objectivité ancienne (passant par la loi du savant)* », Barthes dit préférer « *une subjectivité nouvelle* », laquelle passerait « *par la division des langages* ». Or, inventer une langue, c'est en un sens ce que « *performe* » Barthes lorsqu'il suggère une collecte du savoir désengagée de toute velléité d'exhaustivité : tout au plus les auditeurs peuvent-ils « *[m]oissonner, c'est-à-dire chasser, partir à la chasse (ou à la cueillette)* ». Michel de Certeau voyait dans la lecture un « *braconnage* » : avant lui, le professeur faisait du séminaire l'espace d'une métaphore identique, qui pourrait témoigner de cette « *crise du savoir sous la pression du langage* ». Signe ultime de cette crise : la destitution de la figure du maître, du « *guru* » : écouter la parole de Barthes, ce serait alors « *[s]urprendre le Père en état d'énonciation* », « *le surprendre nu, en jouissance* ».

« LA PORTE ÉTROITE, VOLUPTUEUSE DU MOT »

Or cette jouissance est d'abord jouissance de la langue. Engageant son discours sur la voie risquée d'une expérience (préparer une écriture, tout en revenant sur son parcours), Barthes en situe les enjeux dans une « *fruition* » du lexique : « *Le savoir par la porte étroite, voluptueuse du mot ("une érotique et une philosophie, et une pratique du mot).* » Le glos-

saire ne donnera aucune suite dans le *Roland Barthes*, pour lequel l'auteur abandonnera la rigidité du classement pour une concaténation de plusieurs fragments ; il n'en permet pas moins de poursuivre ces « *accidents* », ces « *dépressions du terrain discursif* ». Si Barthes, « *exposant* » le butin de la relecture de ses écrits antérieurs, « *s'expose* », c'est qu'il se dit à travers ces « *mots où le corps gît à fleur de mot : mots-secrets-évidents, mots-tilts* ». Si la réception actuelle consacre dans l'auteur — non sans rai-

Les liens du séminaire à l'œuvre ne sont plus seulement ceux d'une antécédence à retracer (repérer ce qui, des notes de cours, passe dans les brouillons et se maintient dans le texte imprimé) : ils sont ceux à inscrire dans un jeu de circularité.

sons », dont il faut lire la présentation qu'il en assure : « *lieu parsemé de résidus, de scories de matériaux* ». Que faut-il entendre par là ? Ce sont « *les parties non nobles du matériau : ce qui tombe ; lieu défini par ce qui tombe, ce qui est "informel", les retombées : de bois, de savoir, etc.* ». Les champs parcourus en compagnie des étudiants, notamment le problème de la Voix, invitent à concevoir un rapport singulier au savoir : s'y fait jour « *la nécessité d'y inventer une méthode* », méthode encore à trouver qui rendrait compte de cette « *phase actuelle* », dans laquelle Barthes se dit « *engagé mais non sorti* », et qu'il résume comme « *la vacance des systèmes (après le sartré-marxisme, la sémiologie et le Textuel)* ». Le plaisir du texte se présentait déjà en défaut de langage : « *J'écris parce que je ne veux pas des*

son — un amoureux du langage, il faut prêter attention à ce qu'il nomme une « *pensée-mot* ». Barthes de s'expliquer : « *Une pensée-mot n'est pas une pensée qui se sert des mots en acceptant de les décorer (qui pense en style ≠ pensée-pensée de la philosophie) ; une pensée-mot, ce sont des mots qui ont l'air de penser ; la "phrase" devient l'alibi des mots, la "pensée" devient la fiction de la pulsion* ». Avoir l'air de penser — et en avoir l'air seulement : le déplacement ici est d'importance, et mérite qu'on s'y arrête, comme il faudrait s'arrêter à cette « *halte* » promise lors de la séance du 24 janvier 1974, lorsque le professeur évoque le « *problème des mots-valeurs* », « *rencontré si fréquemment qu'on prendra le problème d'ensemble plus tard* ». Qu'il s'agisse de l'idée de « *pensée-mot* », ou de celle de « *mot-valeur* », tout est là, sans que

Barthes délie ce « *désir de mot* », qu'on pourrait lire comme manifeste d'un style de pensée inédite — de rêverie à même la langue, sans pour autant que l'image refuse à faire sens.

CONCLUSION : DE L'ANIMAL

Revenant, lors de la première séance, sur le changement apporté par Mai 68 dans la relation enseignante, Barthes évoque cette « *erreur* », de n'avoir pas cherché à « *libérer le professeur* ». N'est-ce pas ce qu'il met en œuvre, au cœur du séminaire, en se montrant libéré de tout sur-moi de recherche, et vulnérable jusque dans son rapport au langage ? Il ne faudrait pas faire de cette fragilité le lieu commun de notre lecture des cours et séminaires aujourd'hui ; bien au contraire, elle désigne une difficulté redoutable, inscrite obliquement à l'ouverture de la séance consacrée au retour de Chine : « *impossible de citer ce que je dis* ». C'est pointer la question de l'insertion du cours ou du séminaire, de la parole enseignante, dans l'édifice écrit : quelle place reconnaître à ce discours, « *ni tout à fait*

parole, ni tout à fait écriture » ? Quelle saisie doit en privilégier le lecteur ? Tentant de décrire ce qu'est le séminaire *pour lui*, Barthes évoque ce « *lieu-temps – en jazz on dirait : un swing — où on lève de temps en temps la tête pour [...] prendre une note détachée de la contingence (= issue d'elle mais ne la copiant pas). En venir à prendre des notes étourdiées, non des enregistrements (ce qui me panique toujours), des envols, des étourderies* ». Et de rappeler l'étymologie de l'adjectif, *étourdi*, désignant la grive saoulée de raisin. Les oiseaux, assurément, sont peu nombreux dans les textes de Barthes — tout comme les animaux. Mais ceux-ci peuplent peut-être plus sûrement ses cours : la séance du 19 janvier 1976 du *Discours amoureux* ne construisait-elle pas une parabole de la juste distance, à partir de la danse réglée des porcs-épics tentant de se rapprocher ? Lire aujourd'hui les notes de Barthes, c'est peut-être, sans jamais l'avoir connu, découvrir la possibilité de « *l'“amitié” (éros du Séminaire)* » comme mode de lecture qui ferait du professeur, de l'auditeur et du lecteur, autant d'« *animaux de séminaire* ». ⊥

Roland Barthes culte



PAR SOPHIE LÉTOURNEAU

Au Salon du Livre de Paris, cette année, le stand du journal *Le Monde* avait pour bannière un portrait de Roland Barthes. De ce patronage, on peut tirer deux constats. Le premier : 2009 voit le retour en vogue de Roland Barthes. Une éditrice de mode commenterait le phénomène ainsi : « *On craque pour le raffinement intellectuel façon années 1970 teinté d'une sensibilité mélancolique. On court se procurer une copie des derniers inédits!* » Deuxième constat : Barthes est une figure rétro, icône d'une presse écrite en déshérence. Si chaque époque a son image et ses personnages, Roland Barthes figurerait dans le Saint-Germain-des-Près de Beauvoir et Sartre. Et sur cette image fleurant bon l'ancien Nouveau roman, Nouvelle vague ou Nouvelle critique, peut-être ver-

rait-on Barthes quelque peu ennuyé, seul au Flore et lisant « *un Monde sans événement* ».

La publication d'un nouvel inédit s'accompagne d'un espoir fou : c'est bien lui, c'est bien de lui : Barthes est revenu.

Si *Le Monde* n'a pas repris cet extrait des *Soirées de Paris*, c'est que Roland Barthes situe sa pensée dans un temps qui n'est pas celui du quotidien, un temps difficilement contemporain. Cela est vrai, du moins, *vers la fin*. Pour le